

MARIE-PIERRE
GUILLET-CHEVAL

LA TERRE DES
HÉRONNS

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-130-6

Dépôt légal : avril 2022

À Tante Nanette,
À ceux qui nous ont précédés,
À ceux qui suivront...
À ma famille, mes enfants et petits-enfants
À ceux que j'aime,
À ceux qui m'aiment
À ceux qui me liront...

Les personnages et les situations de ce roman étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

Chapitre 1

« Le temps d'avant... »

Je regarde... je regarde encore... en sirotant un petit café, par la fenêtre de ma cuisine. Intriguée par le manège, le ballet incessant qui se déroule sous mes yeux.

Installés depuis peu dans notre nouveau logement, au beau milieu de la campagne, dans le joli village d'Aulnoy, près de Valenciennes, dans le nord de la France, région rebaptisée Hauts-de-France à présent, je goûte quelques instants de repos bien mérités après un déménagement qui semblait ne jamais vouloir en finir.

Mon regard se porte vers cet horizon valenciennois, sans vis-à-vis, juste la campagne et au loin les villes minières de notre région, la silhouette massive des quelques terrils résistants... tels des géants barrant la route à l'ère moderne, mais déjà grands perdants depuis bien longtemps maintenant.

Et moi, qui observe, un peu lasse, dans ce calme profond et bienveillant avant le retour des guerriers... du mari et des enfants, mes trois garçons, mes « trois modèles en magasin » comme j'aime les qualifier.

Une scène, surprenante pour le moins, se déroule, à près d'une vingtaine de mètres, là juste devant moi, un spectacle privé, rien que pour moi, en exclusivité !

Des êtres emplumés de plumes blanches et argentées entament une danse, en cadence et en grandes enjambées.

Ce sont des hérons, que l'on dénomme cendrés, me semble-t-il.

Ils sont plusieurs, trois ou quatre, à arpenter la terre nouvellement labourée.

Ils se croisent, l'un monte et l'autre descend, sur la parcelle

de terre appartenant à mes parents agriculteurs. Ils semblent toujours suivre la même ligne, comme s'ils marchaient sur un fil imaginaire en bons funambules de spectacles d'un cirque sans chapiteau.

Le terrain est légèrement pentu, ce qui les fait parfois disparaître de ma vue.

Je n'arrive pas à les quitter des yeux, captivée, à mon insu, par ces gardiens du temple.

Car, cette impression me vient vite à l'esprit et me paraît tout à coup évidente, les échassiers semblent préserver ou protéger quelque chose.

Serait-ce la fatigue qui m'invite à extrapoler, à imaginer je ne sais quoi sur ce qui s'offre à moi ?

La scène est non seulement étrange, mais quelque peu perturbante, d'autant plus qu'elle dure encore et encore. Les oiseaux infatigables ne s'arrêtent, parfois, que pour déployer leurs longs cous vers le ciel bleu azur ou pour s'asséner quelques frictions de becs lorsqu'ils se croisent.

Et moi je regarde... je me soulève parfois sur la pointe des pieds, espérant apercevoir de loin un indice qui expliquerait cette situation un peu cocasse.

Ensuite, la vie familiale reprend son cours normal, mais je ne peux m'empêcher, dès que je passe devant l'une des quatre fenêtres en façade de jeter un coup d'œil furtif... et devinez quoi ? Ils sont là, bien là, toujours bien là.

Les jours suivants, j'oubliais cette petite histoire, mais, malgré moi, je ne pouvais que les voir, plusieurs fois par jour, que ce soit en montant en voiture, en partant ou en revenant des courses ménagères.

Chaque jour, chaque fois, ils étaient là. Parfois un seul, deux ou trois, mais toujours le même rituel, même en solitaire, la même trajectoire... matin, après-midi et soir.

J'en ai vite déduit que les grands plumés devaient se relayer tout au long de la journée. La relève de la garde en quelque sorte !

Les jours passèrent, je m'habituais à ce corps de ballet, mais la même question toujours me taraudait... pourquoi ? Que recherchent-ils ? Y aurait-il une source souterraine pour les attirer de la sorte ? Ces échassiers appréciant beaucoup les points d'eau. La rivière du village La Rhône se carapate en

contrebas, assez loin malgré tout de l'endroit.

Je les sais très friands de poissons, mais à ma connaissance, on n'a jamais aperçu de poissons nager dans les champs ! À moins que...

La question restait en suspens, pour longtemps, pour toujours ? Là était justement mon interrogation.

Le temps passa et je ne prêtais plus guère attention au sempiternel cérémonial des créatures huppées qui faisaient le « pied de grue », si je puis dire, devant chez moi.

Mes fils avaient bien remarqué la présence, quasi permanente, des échassiers et m'avaient livré une explication collégiale bien ficelée et mûrement (?) réfléchie... « C'est pour les grenouilles qu'ils sont là ! ».

Esprit paradoxal, es-tu là ? Oui, bien sûr.

Les cultivateurs du coin savaient que de nombreuses sources irriguaient ces bonnes terres bien noires où tout poussait à foison, le blé en particulier. C'est ce que nous appelons encore aujourd'hui le plateau. Quant à notre nouveau lieu de résidence, il était connu sous le nom poétique du lieu-dit « le rossignol ».

En y réfléchissant bien, il faudra sans doute m'expliquer ce que ferait une colonie (inépuisable) de grenouilles à cet endroit précis, à moins qu'il n'y ait un service spécial dans l'aéronautique de largage de rainettes ! Allez savoir...

Auquel cas, et a fortiori, tout serait beaucoup plus clair et explicite.

Bref, chacun y allait de sa petite explication tout en essayant d'en persuader les autres. La plaisante, et parfois comique, vie de famille dans toute sa splendeur.

J'abandonnais petit à petit l'idée d'en trouver la raison, et les grands oiseaux gris et blanc faisaient à présent partie du paysage de ma belle campagne aulnésienne que j'aime tant, depuis toujours et pour toujours.

On s'habitue à tout, même aux choses les plus singulières et saugrenues.

Jusqu'au jour où...

Il m'arrivait souvent le dimanche matin de parcourir cette campagne à pieds, histoire de redécouvrir les endroits de mon enfance. Et de me dégourdir les jambes. Cela me changeait les

idées après le travail harassant de la semaine. J'avais un métier passionnant, mais très prenant, dans la culture... pas celle des nourrisseurs de la planète, mais l'autre, celle qui nous remplit le cœur et la tête.

Je marchais par tous les temps. Je courrais même parfois.

Toujours très attachée à la préservation de mon terroir et émue devant les terres de mon père où, enfant, mes frères, sœur et moi-même allions donner un coup de main aux parents. Selon la saison, il s'agissait de faire à la rasette, entre les plants de betteraves, afin d'enlever les mauvaises herbes, ou dès le retour des beaux jours, de prêter main-forte aux foins et à la moisson. Nous revenions, tout heureux, perchés au faite de la carrée de paille emmenée par le tracteur.

De notre nid d'aigle, nous jouissions d'une vue imprenable sur les cours des habitations des rues que nous traversions dans un joyeux babillage.

Des habitants du village nous saluaient au passage du convoi familial.

« Quand le vent est aux rires, quand le vent est au blé, écoutez-le chanter le plat pays qui est le mien ».

C'était l'époque, il n'y a pas si longtemps, où les jeunes, même les plus récalcitrants, n'avaient pas la possibilité de se dérober à la tâche.

En traînant les pieds parfois, mais il fallait y aller tout de même !

De temps à autre, et par bonheur pour nous, les quelques copains-copines venus nous rendre visite, étaient, bien malgré eux, embrigadés, entraînés dans notre sillage et surtout embauchés d'office par notre père. Ce qui nous permettait de finir plus tôt et de pouvoir enfin goûter aux plaisirs de notre jeunesse... bucolique et agricole.

Il en était de même pour trier les patates dans la grange et pour d'autres besognes très variées de l'exploitation familiale. Ils n'étaient pas perdants au change, car ceux-ci repartaient souvent avec une livre de beurre, du fromage blanc pour le plus grand bonheur de leurs parents, et au moins ils n'avaient pas pensé à faire des bêtises. Tout le monde y trouvait son compte.

Ma voisine et amie d'enfance, fille d'horticulteur m'aidait régulièrement. Je lui rendais la pareille pour repoter les jeunes plants au printemps dans les serres paternelles ou pour tiger les

immortelles à la mauvaise saison. Nous nous assistions mutuellement avec plaisir.

Mais revenons à ma promenade dominicale et à mes volatiles, mes chers voisins d'à côté.

Je terminais ma balade sportive par une petite visite à ma tante Jeannette, Nanette comme nous l'appelions enfants, avant de remonter chez moi, ma maison étant située un peu à l'écart du village, sur les hauteurs.

Discutant de choses et d'autres, de la vie de la commune, des dernières nouvelles de demain, des potins, des voisins, des tartes qu'elle préparait... (liste non exhaustive) ; ma visite se finissait toujours par un tour de jardin, admirant ses fleurs, sa basse-cour, ses dernières plantations.

Pénétrer dans un jardin, c'est un peu s'inviter dans l'intimité, dans l'univers de son propriétaire, un lieu où le temps semble s'être arrêté, où les couleurs suivent le rythme des saisons. D'où l'expression « avoir un jardin secret » peut-être...

Il n'était pas rare que je reparte avec un bouquet de sa composition cueilli avec beaucoup d'amour. Amour que nous partagions l'une envers l'autre.

Au cours de la conversation, après avoir donné des nouvelles à mon tour de ma progéniture, l'envie me prit de lui causer de mes volailles à moi, mes hérons, mes héros !

J'allais actionner la machine à souvenirs si cruelle et si douloureuse. Sans le vouloir, j'allais réactiver un passé bien enfoui, des secrets bien gardés, presque oubliés avec le temps et pourtant si vifs et encore si tranchants, j'appuyais sur le bouton...

C'est alors que le visage de ma tante changea et blêmit...

D'une voix que je ne lui connaissais pas, elle entama un long, un très long monologue.

« Maintenant on peut tout dire, ils sont tous morts ».

Et là, sous mes yeux écarquillés d'étonnement et d'incrédulité, elle commença à me raconter une histoire que je n'aurais pu inventer ni même jamais oser l'imaginer.

Celle de ma famille disparue, celle de mes ancêtres, celle d'une époque lointaine et révolue.

Avec pléthore de précautions, tante Nanette se préparait à pousser la lourde porte des secrets de famille, trop longtemps fermée. Celle qu'elle pensait verrouillée à tout jamais. Elle allait réveiller les ombres d'un passé trouble, au risque de s'y perdre

elle-même.

Je ne savais pas encore à ce stade ce qui m'attendait et qui allait tant me perturber, encore bien des années après. Du temps s'est écoulé depuis, mais j'y repense encore souvent, malgré moi.

En ce début de décennie des années 2000, Nanette, inspiratrice et actrice de mon récit, en était l'unique survivante et unique sœur de mon défunt père, Pierre.

Si je n'avais pas évoqué devant elle la présence des locataires plumés de la terre d'en face, jamais cette lugubre histoire n'aurait ressurgi, bien enterrée dans les souvenirs de tante Nanette.

Les protagonistes de l'intrigue à venir sont tous décédés, depuis déjà quelque temps.

Avec un peu de difficultés, d'une voix tremblante dans laquelle je percevais quand même encore quelques réticences, elle s'aventura, bienveillante, vers le début de cette affaire sordide. Elle semblait marcher sur des œufs.

Dubitative, je sentais bien qu'elle prenait mille garanties pour, sans doute, me présenter la chose dans sa meilleure version, si toutefois ce fut possible.

Nous étions, toutes deux, assises sur le banc de bois du jardin, face au poulailler, dans la cour de la forge. Une forge comme tant d'autres, comme il en existait dans chaque village.

Une forge, au sol en terre battue, celle de son grand-père paternel, silencieuse à jamais depuis son départ.

Face à nous, un rosier grimpant luxuriant, un *Pierre de Ronsard* déployait ses branches robustes, sous une abondance de fleurs carminées. Il enivrait ses admiratrices, que nous étions, d'un exquis, mais cependant discret parfum. Une véritable et intemporelle ode à Cassandre.

« Mignonne, allons voir si la rose qui ce matin avait déclose sa robe pourpre au soleil... »

Le soleil était au zénith. Une douce chaleur nous envahissait, nous réchauffait. Un vent glacé allait bientôt souffler sur ce beau début d'après-midi d'été, mais je ne le savais pas encore. Tante Nanette se décida à, enfin, parler. Notre épopée devait durer plus d'une année, elle avait tant à me raconter.

Et le récit commença comme un songe, un souvenir, en quelques réminiscences nostalgiques d'un lointain passé.

Nous étions en 2005, la machine à remonter le temps devait se mettre en route pour presque deux heures, qui se transformeraient bientôt en longs après-midi, de dimanche en dimanche. Et ce n'était qu'un début, je l'ignorais encore à cet instant-là...

« C'était en février 1921... la sage-femme du village madame Boyer vit surgir à son domicile, comme un beau diable sortirait de sa boîte, hors d'haleine, Henri, l'ouvrier agricole, le valet de ferme, comme on disait à l'époque, de la cense de mes grands-parents Charles et Angèle. Henri, qu'on appellera toute sa vie monsieur Henri.

Charles-Léon-Baptiste de naissance, Charlot comme on l'appelait dans le village, était de 1884. Un grand gaillard d'au moins 1m80, bâti comme un roc. Il en abattait de l'ouvrage à lui tout seul... c'était mon grand-père.

Angèle-Hortense-Yvonne de naissance, ma grand-mère, était plus jeune, elle avait vu le jour en juin 1893. Ses parents n'avaient pas le sou et épouser un fils de censier, à cette époque, c'était une valeur sûre. Au moins, elle ne mourrait jamais de faim et ses enfants non plus !

C'était là, une assurance sur la vie future, condition sine qua non, bien entendu, étant qu'elle donne au moins un fils à son époux, surtout en mémoire des grands-parents disparus et pour faire honneur à ceux qui avaient la chance d'être encore vivants, un héritier qui perpétuerait le nom de famille et la lignée des gens honorables qu'ils étaient.

Les parents ne faisaient pas de sentiments au temps d'avant. Issue d'une famille de 7 enfants, la petite serait déjà une bouche de moins à nourrir pour eux, si elle trouvait preneur...

Son père, Florimond, courageux menuisier à la tâche, n'avait pas toujours suffisamment de travail pour entretenir et nourrir sa nombreuse famille. Parfois, on l'appelait ici ou là pour quelques menues réparations, un meuble à restaurer, une table à rafistoler, une porte de maison ou d'étable à poser, une mangeoire à fabriquer... il allait ainsi de maison en maison, de ferme en ferme proposer et louer ses services.

Sa mère Joséphine, petite bonne femme chétive, avait subi les affres d'une méchante poliomyélite dans son jeune âge, emboitant le pas à une grave maladie tuberculeuse pulmonaire,

un peu plus tard. Elle avait fait d'ailleurs un séjour au sanatorium de Berck, sur la côte d'Opale.

Malingre, ses maternités successives l'avaient bien affaiblie au fil du temps.

Bref, revenons à Florimond...

À cette époque, lorsque les jeunes du pays se mariaient et se mettaient en ménage, ils héritaient souvent des meubles de famille qui avaient déjà bien vécu et servis sur plusieurs générations. Les gens n'en changeaient pas si souvent que maintenant ! C'était bien rare que l'on commandât au menuisier un buffet à fabriquer pour de jeunes mariés.

Leur famille vivotait des petits travaux qu'on voulait bien lui confier.

C'est justement grâce à ça qu'avait eu lieu la première rencontre de Charles et Angèle, mes grands-parents.

Le vieux Louis, mon arrière-grand-père, père de Charles, encombré par un réel embonpoint, avait malencontreusement cassé plusieurs barreaux de l'échelle de la grange, échelle pourtant solide, qui menait au grenier, juste au-dessus.

S'il fut tombé, ce fut un moindre mal, car il aurait atterri de toute façon sur les ballots de paille !

Le menuisier était venu chez eux ce jour-là pour réparer les dégâts avec sa fille Angèle et le père Louis avait bien remarqué que la gamine avait quelques prédispositions à la vie de la ferme. Déjà ses bras ! Deux bras robustes, bien musclés pour son âge.

Fille aînée de la fratrie, elle n'avait nul âge qu'elle transportait déjà, à bout de bras, des seaux d'eau bien pleins, vers la vétuste maison familiale du coron Ambrosine. Elle y préparait chaque jour les baquets pour la toilette de ses petits frères et sœurs.

C'est elle aussi qui allait pomper l'eau à la fontaine de la rue voisine pour les remplir, l'eau courante au robinet, si commode, n'existait pas encore. Je ne te brosse pas un tableau à la Zola, dans chaque famille, c'était comme ça !.

Volontaire, elle l'était aussi pour transporter les lourds rondins de bois, presque plus grands qu'elle, pour alimenter le feu de la grande cheminée de la cuisine.

Elle n'avait pas 17 ans, mais paraissait déjà très vaillante. Ce qui n'échappa pas non plus à Charles qui, à la trentaine

approchante, ne trouvait toujours pas chaussure à son pied. Et de plus, avec ses boucles blondes, son fin minois, Angèle était assez jolie à regarder. Une séance en matinée au cinéma du village, chez Artafeuille, fut leur unique sortie pour faire un peu, si peu connaissance...

En deux temps, trois mouvements, l'affaire fut entendue et le mariage célébré, sans chichis comme cela se faisait à l'époque, un samedi après-midi d'hiver à 16 h. En guise de repas de noces, ils eurent droit à deux tartines de beurre dans du café au lait. Mieux que ça, en rentrant de la mairie et de l'église Saint-Martin, pour la bénédiction nuptiale, ils se changèrent vite fait pour terminer le travail dans la cour de ferme, avant qu'il ne fasse nuit, travail entamé avant la brève cérémonie des noces.

Ah l'Angèle, quel bout de femme ! Quelle courageuse, ma grand-mère !

C'est bien pour ça qu'on l'avait choisie, peut-être pas très grande, mais rondelette et large, de celles qui font les beaux garçons rudes et robustes comme leur père. À Aulnoy, son surnom était la Polonaise, bien qu'elle n'eût même jamais une vague idée de la situation géographique de la Pologne ! ».

J'attendais la suite. Ma tante, le regard dans le vide, re-voyant sans doute ses grands-parents et arrière-grands-parents en pensée, poursuivit et revint à son récit après avoir planté le décor...

« Monsieur Henri se mit à crier : "Madame Boyer faut mettre en route pour l'cense d'Charlot, y a Angèle qui s'prépare à mettre bas." Fallait pas trop lui en vouloir de causer ainsi... question vocabulaire, on ne s'embarrassait pas, il n'y avait pas grand choix, on allait droit au but, et puis monsieur Henri passait le plus clair de ses journées dans la cour de la ferme entouré d'animaux, ça limite forcément la conversation.

C'était un homme courageux et bon. Tout le monde l'appelait monsieur Henri, sans doute une marque de respect que tous avaient pour ce brave homme si dévoué, une reconnaissance en quelque sorte.

En son temps, la mère de Charles lui avait aménagé une chambre rudimentaire, au confort plus que sommaire, au-dessus de la laiterie. Une paillasse par terre, une table de nuit, une ampoule au plafond, un miroir pour se raser.